

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Bernard Alexis BURQUIER

La presse

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1905, tome 7, p. 321-326

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

La Presse

De nos jours, on parle beaucoup de l'apostolat laïque, surtout depuis que Pie X au début de son pontificat l'a renouvelé, en rappelant ces mots des Saints Livres : *Et mandavit illis, unicuique de proximo suo*. Les chefs de file dans la lutte pour le mieux-être des masses et le salut de la société, le prêchent dans des congrès fréquents, par des tracts populaires et des périodiques documentés à leurs subordonnés préoccupés des mêmes soucis, et, avec une insistance qui, de prime abord, peut paraître excessive, mais qui, au fond, n'est que juste et raisonnable : cet apostolat est d'une merveilleuse opportunité pour développer la vitalité de l'individu et atteindre le cœur de la société. Aussi, il est un champ où il doit surtout s'exercer, qui sollicite les efforts particuliers de tous les champions de la bonne cause, celui de la presse. Terrain immense : la presse, à l'heure actuelle couvre l'univers de ses produits avec une prodigieuse exubérance, et le travail, qui s'y fera, fécond : la presse, plus que jamais, est la maîtresse incontestée du monde.

Elle remplit nos cités : Voyez plutôt un des spectacles quotidiens que nous présente une de nos villes, au matin, alors que, sortant du sommeil, elle semble renaître à la vie. Ici, un ouvrier débouche d'une ruelle, d'un pas raidi et mal assuré et se dirige au proche carrefour, y achète machinalement son journal du modeste sou que, chaque matin, il met en réserve à cet effet. Il prend le tramway qui s'annonce bruyamment où il trouve déjà quelques camarades,

qui, les yeux braqués sur leur journal, ne s'aperçoivent pas de son arrivée, pour la plupart. A la station voisine, une équipe d'autres ouvriers complétera le wagon ; ils sont encore, en grand nombre, armés de l'inséparable journal. C'est de bon ton, l'ouvrier de nos jours, comme le bourgeois de jadis, a son journal.

Là, c'est, sous une chevelure, en broussaille, un jeune homme étriqué, un freluquet, tors comme cierge au soleil, qui, soucieux, arpente le trottoir, avec, sous le bras, une volumineuse serviette rongée aux angles. Les poches de son uniforme regorgent de journaux : il doit étaler ses lectures aux yeux du public, les faire passer sous le nez de ses camarades du lycée ; il faut bien renseigner — c'est de l'altruisme — les emmurés du pensionnat.

Ailleurs, un soldat, ordonnance d'officier, rentre au poste ; il s'arrête devant une immense vitrine, y colle son nez et son képi ; il contemple les caricatures qui viennent d'éclorre toutes fraîches cette nuit. Elles sont chic : elles auront du succès ! Il entame son modique prêt, pour faire part de ses trouvailles aux amis de la chambrée : le colonel a son journal, le soldat a le sien.

Ailleurs encore, une jeune fille, celle-là « une féministe » une toque de velours crème sur une tête ébouriffée, un costume à l'avenant, tout-à-fait tapageur, vous croise d'un air hautain : Elle tient, à la main, bien en évidence un livre qui a, pour signet, un journal. Elle porte, au bras, une filoché qui laisse entrevoir, à son sommet, une brochure, une revue de mode. Comme le reste de la société elle a sa lecture, mais plus que personne, elle s'en pavane.

Reposez-vous quelques instants sur une place publique, pas trop loin d'un kiosque devenu tout un édifice sous les besoins croissants, ce sera mieux encore. Vous y verrez venir, comme à un guichet de gare, presque à la queue leu leu, la fille de chambre avec la précipitation d'une personne qui laisse une besogne inachevée, le garçon d'hôtel, avec la

grâce d'un serviteur sûr de son pourboire, le bourgeois qui aime à humer l'air pur du matin dans une promenade apéritive, l'homme d'affaires, le front baissé sous le souci, même le paysan heureux de son marché, et, en repartir, qui avec un journal, qui avec un autre — mais tout le monde a son journal.

Pénétrez dans l'intérieur des maisons, l'indispensable est encore le journal. Au salon, après déjeuner, vous trouverez un père de famille, sous son bonnet grec à flocc, enfoncé dans un fauteuil, occupé à lire son « quotidien » avec un égal intérêt dès la première lettre du titre jusqu'au nom du gérant ; les enfants voudront surtout des nouvelles de la guerre ; la mère s'arrêtera, de préférence, sur le carnet mondain, puis le passera à sa fille de chambre, qui, non sans avoir jeté un coup d'œil furtif sur les annonces de la quatrième page, l'expédiera, par paquets, à sa famille, tous les samedis, pour lectures du dimanche. A l'hôtel, vous constaterez, dans les salles publiques, étalées sur les tables ou appendues au mur dans de légers cadres qui les tiennent grandes ouvertes, toutes les publications de la semaine. Sur le banc du coiffeur, vous pourrez tuer vos impatiences et dans l'antichambre du docteur, anesthésier vos douleurs par le calmant d'un journal. L'épicière elle-même saura le contenu de la feuille qui lui servira à faire ses cornets. Le journal, en un mot, est à tous les degrés de l'échelle sociale et se décuplera même ; l'ouvrier le fera circuler dans l'usine, le soldat le passera à la chambrée, l'étudiant à ses camarades, le maître à ses serviteurs : le journal est partout dans nos cités.

A la campagne, pour être moins abondante, la presse n'en est pas moins très répandue. Dans le train qui y conduit, se trouvent tous les éléments de la société — le compartiment de chemin de fer est bien un « microcosme » — tous ont le journal à la main. L'homme en roulière lit sur la gazette du pays les accidents de la veille en face d'un gros

bonnet qui suit, avec passion, tous les mouvements de la bourse, sur une feuille couverte de fractions. Blotti dans un coin, un jeune paysan endimanché, découpe gauchement, par fièvre d'attente, une brochure qu'il va dévorer. Le long de la ligne, à des intervalles rapprochés, on trouve, aux principaux arrêts, de pompeuses bibliothèques plus achalandées encore que le débit de bière voisin, aux grandes chaleurs, et avec un roulement d'affaires inouï.

Pénétrez dans la campagne la moins favorisée des communications, dans la vallée la plus solitaire et traversez-en un village, le dimanche soir. Vous voyez, en été, un groupe de paysans, en bras de chemises, assis sur les troncs secs du bord de la route, se reposant des fatigues de la semaine, mais aussi écoutant la lecture du journal faite par le plus savant. Entrez, en hiver, dans une chaumière : pas mal souvent, vous trouverez un homme accoudé sur une table, lisant le journal à haute voix, à la faible lueur d'une méchante lampe, pour un cercle d'amis et avec force commentaires. La presse arrive à la campagne : le gros propriétaire est abonné à un journal bi-hebdomadaire, si ce n'est quotidien, le fermier reçoit le sien de son maître qui reste à la ville voisine, le vieillard, de son fils, grand négociant en pays étranger. La presse remplit la ville, abonde à la campagne.

En 1850, Paris avait 26 journaux et la province encore moins. En 1900, Paris a 195 revues et 2709 journaux ; les départements, 3972 ; aussi la consommation de papier a augmenté de 110 millions de kg en 10 ans. Il y a actuellement dans le monde 3386 fabriques uniquement occupées à faire du papier de journal.

Le journal est donc à la campagne comme à la ville, au foyer domestique comme à l'usine, a accès auprès du pauvre et du riche, est lu par l'ignorant et par le savant : aussi il compte ses victimes par milliers, car, tout homme qu'il atteint est gagné à sa cause. En effet, il est charmeur par

ses procédés. Il arrive au moment voulu, précisément alors qu'on l'attendait ; jamais il ne s'impose, il est tout-à-fait opportun : aussi il est le bienvenu ; il a, d'avance, toutes les sympathies. Puis, il cause en ami, sous les dehors d'une bienveillance qui supprime toute défiance. Il est intéressant : comme le joyeux ménestrel d'antan, il apporte « moult » nouvelles dont tout homme est si friand. Il est savant : il discourt sur tout sujet avec une compétence qui exclut tout doute, à plus forte raison toute réplique. Il vient à propos renseigner sur une découverte qui fait sensation, rappeler un anniversaire qu'il n'est pas permis d'ignorer. Il est assez ouvert — le bonhomme — pour nous communiquer ses impressions sur les productions littéraires, artistiques de la semaine. Surtout, il est fidèle — le vil courtisan — par la pluie et le beau temps, il arrive offrir ses services, avec la régularité d'une horloge. Aussi, qu'en résulte-t-il ? Le lecteur est ce qu'est son journal : blanc ou noir comme ce qu'il lit. L'eau, tombant goutte à goutte sur le roc, l'entame ; la vague, se déferlant sur la grève, fait les galets ; le journal aussi sûrement entame ses lecteurs, d'autant que celui-ci y est disposé comme l'éponge à s'imbiber d'eau. En effet, à la réception de son courrier, il est pressé — il en fait sauter la bande d'une main fiévreuse — il voit rapidement le sommaire : il a hâte de tout savoir ; aussi, il voudrait commencer par les deux bouts : il saute d'un article à un autre. A-t-il réfléchi ? Nullement. Il n'en a pas le temps : les affaires l'appellent ; puis, il est si dur de revenir sur une pensée pour l'approfondir. D'ailleurs, à quoi bon ? Ceux qui écrivent dans ce journal sont des gens de métier, par conséquent, compétents. D'où il reste que le lecteur est de la couleur de son journal. Aussi, le commerçant connaît cette toute puissance de la presse et en use avec profit après lui avoir consacré des sommes fabuleuses. Il paye 12500 fr. pour un article de 125 lignes en deuxième page et 25000 pour un article de même longueur en première page, au

Petit Journal. Les pastilles Poncelet ont donné 450,00 fr. pour leur publicité de l'an dernier.

Les pilules Pink... 1,000,000 de francs.

Les seuls grands magasins, Joh Vanamaker, à New-York, font par an 500000 dollars de publicité, soit le chiffre rond de deux millions et demi.

Aussi a-t-on pu écrire :

« Bonne ou mauvaise, menteuse ou véridique, corruptrice ou justicière, la presse, dans une nation libre, est toute puissante. »
(Henri Bérenger)

« Comptez l'argent pour rien, les places pour rien, la popularité pour rien. C'est la presse qui est tout, achetez la presse et vous serez les maîtres de l'opinion, c'est-à-dire, les maîtres du pays. »

(Crémieux, aux Loges en 1842)

Et concluons-nous, avec Mgr Soler, archevêque de Montevideo :

« De nos jours, la presse est l'apostolat le plus fécond pour le bien comme pour le mal. »

(*A suivre*)

B. BURQUIER